

PLUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the

INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY



VOLUME 9 (2011/2012)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)

UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

ἐνδιάθετος) et proféré (p. 97). Sur ce point, il semble qu'il y ait un certain décalage entre les pages de l'introduction, qui mentionnent tout de même en passant les Stoïciens, et celles du commentaire qui les ignorent et recherchent les traces de cette doctrine chez Aristote et Platon. Les pages 119 sqq., relatives au plaisir et au bonheur qui peuvent être ceux du philosophe *politikos*, sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles manifestent l'habileté dialectique de Plutarque quand il affronte les Épicuriens ou les Stoïciens (cf. les livres de G. Roskam que nous avons cités). À la p. 137, il écrit : « It is quite remarkable that the figure of the ruler totally fades into the background in *Maxime cum principibus*... The central hero of *Maxime cum principibus* is no doubt the public-spirited philosopher. » Cela d'autant plus qu'il lui appartient d'examiner lucidement si les circonstances (le *kairos*) permettent d'espérer que le gouvernant tirera profit de ses conseils. Le bas du schéma de la page 139 manifeste clairement la primauté du philosophe et la « maximisation du plaisir personnel ». Mais le lecteur ne peut s'empêcher de penser qu'en « greffant » sa définition de la philosophie sur la vie active (p. 88), en écartant les aspects cognitifs du *logos* philosophique, Plutarque ne peut s'exprimer de manière satisfaisante à propos du *logos endiathetos*. Les rapprochements avec Dion de Pruse (cf. M.-H. Quet 1978), judicieusement pris en compte, et l'analyse des procédés rhétoriques utilisés amènent le lecteur à se dire qu'il s'agit bien d'un ouvrage mineur, bien qu'il soit impossible d'opérer des distinctions tranchées entre philosophes-sophistes-orateurs. La remarque ne vaut pas seulement pour la période hellénistique et impériale et nous aurions apprécié que G.R. attire l'attention sur l'utilisation par Hérodote du mot *sophistês* à propos de Solon (I, 29 : cf. l'allusion p. 105, note 158).

2. Le commentaire.

Les résumés qui précèdent les notes dé-

taillées concernant chaque chapitre sont sans doute superflus, compte tenu de ce qui précède. Les problèmes textuels sont patiemment traités et prennent en compte les éditions critiques précédentes, notamment celles de Fowler (Loeb Classical Library, 1969) et Cuvigny (t. XI¹, C.U.F., 1984). Parce qu'il s'est dispensé de l'exigence de brièveté inhérente aux apparats critiques, G.R. juge nécessaire de détailler scrupuleusement les corrections, conjectures et explications de ses prédécesseurs. Les prises de position, à propos des passages pour lesquels les éditeurs ont posé des *crucés* ou proposé des conjectures, nous ont paru à la fois raisonnables et prudentes.

La présentation matérielle est difficilement contestable et cette mise au point caractérisée par une érudition fort minutieuse peut rendre de grands services.

GUY LACHENAUD

Professeur Émérite à Paris Ouest-Nanterre

P. SCHMITT-PANTEL, *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au V^e siècle*, Paris, Aubier, 2009, 265 p., ISBN 978-2-7007-0400-6.

L'auteur offre ici une étude d'une certaine manière double, puisque, tout à la fois, elle soulève des problèmes qui concernent un aspect de la vie politique athénienne du V^e s. et elle pose la question de la manière dont l'historien de l'époque classique peut utiliser le texte de Plutarque. Elle travaille donc à partir d'un choix de vies de dirigeants athéniens du V^e s. : Aristide, Thémistocle, Cimon, Périclès, Alcibiade et Nicias. Le parti est ainsi pris de laisser de côté les chefs athéniens du IV^e s., qui sont, il est vrai, bien moins nombreux dans les *Vies parallèles* (Phocion et Démosthène). Mais ce choix témoigne aussi sans doute de la conviction que le IV^e s. n'est déjà plus entièrement semblable au siècle qui l'a précédé.

L'ensemble de cet ouvrage comporte environ 200 pages de texte (auquel il faut ajouter les notes rejetées en fin de volume et la bibliographie). PSP s'intéresse au fonctionnement de la cité athénienne classique (et donc du premier siècle classique). Cette étude prolonge d'une certaine manière les travaux antérieurs de PSP, ce qu'elle souligne elle-même. Mais si jusque là, l'auteur avait concentré son attention sur la participation aux pratiques collectives (banquets, sacrifices ...) comme ciment de la citoyenneté classique, elle choisit maintenant d'« étudier à partir des *Vies*, la manière dont les mœurs font partie de la construction du domaine politique » (p. 21). Ce qu'elle appelle les mœurs est défini p. 12 : ce sont « les manières de se comporter, de naître de grandir, d'habiter, de prier, de se vêtir, de manger, de se marier, de mourir. » Le grec dirait les *epitèdeumata*, explique-t-elle. Le matériau documentaire employé est tout ce qui, dans le texte de Plutarque, relève de ce que nous nommerions l'anecdote et dont l'historien actuel a, il est vrai, bien du mal à faire usage.

Le plan s'organise en 9 chapitres. Les 8 premiers développent la démonstration sur le fond (deux d'entre eux, le 6^e et le 7^e, entretiennent un lien étroit car ils tournent autour de la question du genre), et le 9^e la justifie et l'explique. Comme il me semble moins intéressant pour les lecteurs de cette revue d'avoir un résumé détaillé des acquis de cet ouvrage que de la manière dont il s'inscrit dans une façon actuelle d'écrire l'histoire et de lire Plutarque, je me contenterai de reproduire le plan et d'en expliciter rapidement le contenu. Cela devrait suffire à donner une idée de la variété des thèmes abordés. Les titres, ici en italiques, sont de PSP, mais non le résumé du contenu présenté entre parenthèses. 1 : *La jeunesse et l'entrée dans la vie publique* (éducation, premières expériences de la

guerre, premières apparitions à l'*ekklesia* ; modification du mode de vie à partir du moment où l'on devient un dirigeant de la cité). 2 : *Des hommes riches* (attitude à l'égard du luxe et réactions de la collectivité face aux comportements somptuaires). 3 : *Des hommes sociables* (insertion dans les réseaux de sociabilité, chorégies assumées, organisation de banquets et de sacrifices, action à Olympie, dans un cadre donc supra-civique). 4 : *Ni tyrans ni despotes* (c'est la question du leadership politique face à une assemblée qui détient seule la souveraineté et des normes de comportements que le chef de la cité doit adopter dans un cadre démocratique). 5 : *Des hommes pieux* (consécration d'offrandes privées et publiques et problèmes qu'elles posent dans l'affirmation de l'individu et de la collectivité, organisation de processions, consécration de part de butin). 6 : *La construction du genre* (rôle de la relation homosexuelle, qui forge les qualités nécessaires dans la vie publique ; relations avec les femmes, par le mariage, la séduction). 7 : *Aspasie et Timandra* (étude de deux cas de femmes, Timandra étant l'ultime compagne d'Alcibiade, celle qui assiste à sa mort). 8 : *Des figures tragiques* (l'emploi de la violence et de la peur comme instruments politiques, la mort du grand homme).

Dans l'ensemble, la démonstration de PSP est convaincante. On sera d'accord avec elle sur le fait que, pour un dirigeant du moins, il n'y a pas dans la cité classique de distinction entre le privé et le public, entre les mœurs (*epitèdeumata*) et l'action publique. Telle anecdote sur la jeunesse d'Alcibiade ou le comportement de Thémistocle en exil a un sens politique. Revenant en conclusion sur le sens de sa démarche, elle écrit à la p. 202 : « L'insertion des individus dans ces pratiques collectives, leur participation, leur intégration, c'est ce que mettent en scène les *epitèdeumata*, les manières de

vivre. » L'ensemble de cet axiome n'aurait sans doute pas surpris Plutarque : c'est bien l'une des fonctions qu'il devait assigner à ce que PSP appelle des anecdotes¹. On sera donc aisément d'accord avec elle lorsqu'elle annexe les « mœurs » des dirigeants à la sphère du politique et qu'elle explique que, dès l'époque classique, elles étaient sous le regard public (comme on le voit par les comédies d'Aristophane). Pour cette raison, il était donc nécessaire que ces mœurs soient non seulement conformes à une norme, et, dans l'idéal, qu'elles soient aussi perçues de manière positive par une majorité du corps civique, ce qui les rendait alors profitables à une carrière politique. Il va sans dire que cet intérêt pour le problème des mœurs privées des dirigeants de la cité témoigne d'un souci très actuel en France et sans doute de manière générale dans les pays démocratiques. À l'heure où la communication sur la vie privée est devenue un souci majeur des élites politiques, il n'est pas étonnant de voir poser une question qui relie ainsi démocratie antique et démocratie contemporaine.

Mais le livre de PSP est aussi stimulant en raison de la manière dont il aborde la question de l'anecdote dans le récit antique et des façons dont l'historien d'aujourd'hui peut l'utiliser. Le souci est en effet aussi de « réhabiliter les anecdotes comme documents de l'histoire du politique » (p. 183). Ce souci s'explique dans la mesure où, durant ces dernières décennies, le recours à Plutarque de la part des historiens spécialistes du V^e s. athénien, après avoir été longtemps automatique, tend à être moins fréquent, sans doute pour plusieurs raisons. La première est que, par rapport au texte de Thucydide ou

de Xénophon, il est plus difficile d'intégrer le contenu des *bioi* plutarquéens au travail de réflexion historique tel qu'il est mené aujourd'hui, tant la perspective moralisante des *Vies*, désormais bien perçue, est étrangère à l'historien actuel, tant aussi y fourmille ce qui nous semble être de pures anecdotes. L'auteur est bien consciente de cette dévalorisation de l'anecdote : « Ce que bien des historiens qualifient d'anecdotes, indiquant par ce terme le peu de poids historique qu'ils donnent à ces récits, sont des pages d'histoire aussi dignes d'intérêt que le récit de la bataille de Marathon » (p. 115). Une autre raison à cette réticence devant la source plutarquéenne tient sans doute à la prise de conscience que sa vision est très dépendante du contexte politique et social dans lequel vivait Plutarque : c'est là une difficulté que PSP n'évite pas, comme on va le voir. Je remarquerai auparavant que cette revalorisation de l'anecdote s'inscrit aussi dans tout un courant historiographique récent en France. Depuis une décennie, les historiens tendent à revaloriser la place de l'incident, voire du hasard dans l'histoire. Le livre de Mona Ozouf sur la fuite de Varennes est révélateur à ce sujet².

Naturellement, nous l'avons dit, un problème méthodologique se pose à PSP : à quand les anecdotes choisies par Plutarque remontent-elles ? Il est évident que pour en faire une source sur la cité athénienne du V^e s., il ne faut pas que qu'elles aient été forgées à une date ultérieure par l'historiographie antique. Comme il n'était pas possible de soumettre chacune d'entre elles à une critique méthodique, la solution à laquelle

¹ Mais PSP doit aussi envisager le rôle de l'anecdote dans la composition générale des *Vies* et dans la perspective morale qui les sous-tend (discussion des positions de Chr. Pelling, de Fr. Frazier, entre autres, dans le dernier chapitre). P. 178, l'auteur, plutôt que d'opposer un Plutarque perçu comme historien à un autre perçu comme moraliste aurait pu employer le qualificatif par lequel il se définissait lui-même : il était un philosophe.

² M. OZOUF, *Varennes : la mort de la royauté : 21 juin 1791*, Paris, Gallimard, 2005.

a recours PSP est de n'en examiner que quelques-unes. P. 54-55, par exemple, c'est le thème de la *truphê* qui est soumis à la critique et considéré comme élaboré dès la fin du V^e s. Les passages où Plutarque le développe dans les *Vies* qui intéressent l'auteur sont donc considérés comme révélateurs des réactions des Athéniens de l'époque classique. Autre exemple, p. 99-100, mais où PSP tend plutôt à rejeter l'anecdote comme tardive : le passage de la *Vie de Périclès*, 14, 1-2, où le stratège athénien propose à ses compatriotes excédés des dépenses de l'Acropole de continuer les travaux à ses frais à condition de dédier les ouvrages en son nom. La conclusion d'ensemble à propos de ce problème qui émerge de ces sondages va bien dans le sens de l'authenticité de l'ensemble du matériau : « les récits concernant les gestes des hommes politiques athéniens que je viens d'étudier ont une matrice qui pour l'essentiel date de l'époque classique » (p. 196, voir aussi p. 204, dans les dernières lignes du livre). Cela ne signifie certes pas que le contenu du récit anecdotique doit être considéré comme traduisant des faits réels : ce qui compte, c'est que l'anecdote ait été au moins élaborée dès l'époque classique, car cela en fait le reflet des comportements attendus, admis ou condamnés dans la cité athénienne du V^e s.

Tel est donc le contenu de ce livre qui intéressera à la fois les historiens d'Athènes au V^e s., ceux de la cité démocratique, et, peut-être dans une moindre mesure, les philologues. Il constitue une tentative convaincante pour redonner à Plutarque une place dans le travail historiographique actuel et il aide aussi au commentaire de plusieurs des *Vies*.

CHRISTOPHE CHANDEZON
Université Montpellier III

PAOLA VOLPE CACCIATORE (coord.), *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*, Napoli, M. D'Auria editore (coll. «Strumenti per la ricerca plutarca», VIII), 2009, 224 p. ISBN: 9788870922998.

Animé à Salerne par Paola Volpe Cacciatore après le fondateur Italo Gallo, le groupe universitaire du *Centro di studi plutarchei* fournit – avec ce volume collectif issu d'un séminaire tenu en 2007 et publié par l'éditeur du *Corpus Plutarchi Moraliu* – les résultats des recherches de spécialistes parfois de longue date comme Fabio Stok, Francesco Becchi, Claudio Bevegni ou Fabio Vendruscolo sur une phase essentielle de la réception de Plutarque, celle des premières traductions latines réalisées entre Avignon au XIV^e siècle et l'Italie du *Quattrocento* (l'« *Età umanistica* ») grâce à la coopération entre des savants occidentaux et leurs maîtres byzantins. Élargi ici et là à la phase plus mûre s'ouvrant au début du XVI^e siècle, ce sujet s'inscrit entre autres dans la collaboration du Centro avec l'*Edizione nazionale delle traduzioni dei testi greci* que préside Mariarosa Cortesi¹ et dans un cadre italien très propice aux études sur l'histoire de la philologie classique à l'époque humaniste. Réciproquement, ce volume illustre une fois de plus la place primordiale qu'occupe Plutarque à côté de Platon dans la culture grecque de la Renaissance européenne, ce qu'entre autres prouve le besoin précoce de rendre accessibles en latin les *Vies* et les *Œuvres morales* : dès 1375 pour le *De cohibenda ira*, traduit par le transfuge byzantin Siméon Atumano. Aussi trouve-t-on au fil des articles la présence des grands noms de l'humanisme italien et européen, les principaux milieux intellectuels, les grands mécènes – tous personnages qu'un index des noms propres aurait fait apparaître

¹ Citons à ce propos l'important *Repertorio delle traduzioni umanistiche a stampa (secoli XV e XVI)*, dir. Mariarosa CORTESI et Silvia FIASCHI, 2 vol., Florence, Sismel – Edizioni del Galluzzo, 2008.